

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 28 juillet 1906

Discours prononcé par M. Pierre BARDOT, Professeur d'Histoire et de Géographie

Mesdames
Messieurs,
Mes chers Amis,

La cérémonie traditionnelle de la distribution des prix est la seule circonstance, dans l'année, qui nous réunisse tous, parents, élèves et professeurs. J'en voudrais profiter pour examiner avec vous une question qui, à des titres divers, nous intéresse tous également, à savoir quel peut être l'idéal actuel de l'enseignement secondaire.

Lorsqu'en 1808 Napoléon organisa l'Université, il lui conféra le monopole de l'enseignement. Mais, en même temps, il lui imposa l'unité de doctrines et l'unité d'action. La tâche qu'il lui assigna fut de former – je cite ses propres termes – « des citoyens attachés à leur religion, à leur prince, à leur patrie et à leur famille ». Quant aux maîtres, il leur prescrivit – ce sont encore ses expressions textuelles – de prendre pour bases de leur enseignement « les préceptes de la religion catholique, la fidélité à l'empereur et à la monarchie impériale, depositaires du bonheur du peuple, et à la dynastie napoléonienne, conservatrice de l'unité de la France ». Leur fonction, en un mot, fut d'élever les jeunes Français dans le respect religieux des institutions établies : leur devoir essentiel, on l'a dit spirituellement, fut d'inculquer à leurs élèves ce principe « que Dieu lui-même était le premier gendarme de l'empereur » (1)

Nous pouvons dire, comme certains personnages de Molière, mais avec plus de vérité, que « nous avons changé tout cela ». D'abord le droit d'enseigner n'est plus un privilège réservé aux seuls établissements universitaires. Ensuite nous n'avons plus de leur rôle la même conception. Napoléon voyait en eux, avant tout, des auxiliaires de sa politique. Il comptait sur eux pour imposer à tous les esprits les doctrines qu'il considérait comme le support moral de son pouvoir. C'est un genre de services que nous avons renoncé à leur demander.

Nous tenons, en effet, l'indépendance de la pensée pour éminemment respectable et nous refusons à instituer quoi que ce soit qui ressemblerait à une orthodoxie officielle. La diversité est grande, parmi nous, des opinions et des croyances. Nous nous ferions scrupule d'astreindre les professeurs à enseigner et les parents à laisser enseigner à leurs enfants des principes qui risqueraient de n'être pas d'accord avec leurs propres convictions. Nous sentons vivement tout ce que le procédé aurait de tyrannique, d'humiliant et, au surplus, de parfaitement vain. Nous savons que, pour réaliser l'unité morale entre les hommes, il n'y a pas de pire moyen que la contrainte ni de moins efficace.

(1) A. Croisset dans *L'Education de la Démocratie*, p 21

Est-ce à dire qu'en respectant, comme nous faisons, la liberté des opinions et des croyances, nous nous condamnons nous-mêmes à une sorte d'anarchie morale ? Et, parce que nous ne faisons pas tous, forcément, profession des mêmes doctrines, toute communauté d'idéal nous est-elle par cela même interdite ?

Il y a quelques années déjà, dans une conférence que quelques-uns de mes collègues ont entendue, comme moi, et dont, sans doute, ils se souviennent encore, un des maîtres de notre enseignement supérieur, M. Alfred Croiset, faisait voir que cette conclusion désolante n'a rien de nécessaire (1). C'est aussi ce qu'après lui je voudrais, à mon tour, essayer de montrer.

Il y a, cela est certain, des notions qui sont et qui, probablement, seront toujours matière à controverse entre nous. Mais il en est aussi, et le nombre s'en accroît chaque jour, sur lesquelles il nous est possible de nous mettre tous d'accord : ce sont celles dont la vérité peut être méthodiquement et rigoureusement démontrées.

Sans doute, la vérité la mieux établie ne s'impose pas nécessairement à tous les esprits, même quand ils sont aptes à la recevoir, dès l'instant que, pour la première fois, elle se formule et prouvée. Toute vérité nouvelle heurte d'ordinaire, même chez les hommes les plus affranchis des préjugés traditionnels, des opinions préconçues qui ne cèdent pas sans résistance. Faut-il rappeler, entre tant d'autres exemples, les discussions, si âpres parfois, qui accueillirent naguère les mémorables et décisives expériences par lesquelles Pasteur ruina la doctrine, chère alors à certains savants, de la génération spontanée ? Il n'en reste pas moins que la vérité finit toujours, à la longue, par désarmer la contradiction, et cela par le seul fait qu'elle est la vérité, c'est-à-dire qu'elle a pour elle des preuves – faits, témoignages ou raisonnements – devant lesquelles la raison, vaincue par l'évidence, est réduite à s'incliner.

Nous avons amassé de la sorte un trésor, sans cesse accru, de notions positives que tous les hommes, parvenus à un certain degré de culture, tiennent pour rigoureusement vraies. Ce sont des vérités, accessibles à la raison, susceptibles d'une démonstration pleinement satisfaisante pour la raison, qui doivent former, qui forment, en effet, la substance même de notre enseignement. L'idéal qui inspire tout notre système d'éducation publique et qui en vivifie également toutes les parties, c'est l'idéal scientifique, je veux dire celui qui donne comme but à notre activité morale l'acquisition de la vérité par le seul effort de la raison.

Dans quelle mesure et comment nous, professeurs de l'enseignement secondaire, réalisons-nous pratiquement cet idéal ? De deux manières, il me semble. D'abord, nous faisons comprendre aux enfants, parmi les résultats acquis dans les divers ordres d'études, ceux qui, suivant leur âge, sont à la portée de leur intelligence. Ensuite nous leur apprenons comment, des vérités générales qui leur ont été expliquées, ils peuvent tirer eux-mêmes des conclusions particulières ou, si l'on veut, des vérités moins compréhensives, et cela, non par rencontre et au hasard, mais par une application méthodique de leur esprit.

(1) Cette conférence a été publiée, avec d'autres, sous le titre commun : *L'Éducation de la Démocratie*

Ainsi l'éducation intellectuelle que nous donnons vise un double résultat. D'une part, nous nous attachons à munir l'intelligence de nos élèves de notions scientifiquement vraies. D'autre part, nous nous efforçons de faire éclore ou de cultiver en eux, par un exercice assidu, l'esprit scientifique ; c'est-à-dire, non pas, dans un sens étroit, cette sorte d'intelligence qui s'applique spécialement aux sciences proprement dites ; mais, d'une façon générale, cette habitude d'esprit qui nous fait porter, dans tous les ordres de recherches, le souci de précision méthodique, d'exactitude scrupuleuse, de probité intellectuelle en un mot, qui est de rigueur dans les études scientifiques.

Cet idéal d'éducation me paraît présenter de très sérieux avantages.

Je lui trouve d'abord ce grand, cet inappréciable mérite, que nous pouvons le proposer à tous sans demander à qui que ce soit d'abdiquer la liberté de ses opinions et de ses croyances. Nous n'enseignons pas des dogmes et nous n'exigeons de personne des « actes de foi ». Nous ne travaillons qu'à faciliter la libre et volontaire adhésion des intelligences à tout ce qui, du point de vue de notre raison, est vrai d'une vérité certaine.

Il me semble, en outre, qu'il y a une convenance parfaite entre cet idéal d'éducation et le régime politique que nous nous sommes donné. La démocratie, si l'on entend le mot dans son sens le plus général, est synonyme d'émancipation, d'autonomie aussi large que possible des individus. Or cette autonomie n'est conciliable qu'avec un système d'enseignement assurant à chaque être humain la pleine indépendance de sa pensée ; et, de plus, elle n'est possible qu'à la condition que chaque homme ait une raison assez éclairée, assez ferme, assez maîtresse d'elle-même, pour faire ce qu'il doit de son propre mouvement et sans contrainte extérieure. L'éducation de la raison est justement le but suprême auquel tendent les efforts réunis de nos diverses disciplines. Et ainsi notre idéal, qui est plus respectueux des opinions et des croyances individuelles, est aussi le plus conforme au principe et aux nécessités du régime démocratique.

Ce n'est pas tout encore. Si, dans l'ordre des opinions et des croyances, nous sommes divisés, il y a en revanche accord unanime, parmi les hommes pourvus d'une certaine culture, sur les vérités scientifiquement démontrées. Aussi tout ce qui peut contribuer à accroître, non seulement la somme de ces vérités, mais aussi le nombre des esprits préparés à les recevoir, concourt par cela même à multiplier les points de contact intellectuel, donc à fortifier l'unité morale parmi les hommes.

Nous ne possédons pas, nous ne posséderons jamais une vérité une, générale, absolue. Nous n'avons pas encore atteint les bornes du connaissable et, au-delà du domaine limité que nous pouvons explorer, il y aura toujours le champ infini de l'inconnaissable. Ce que nous possédons, ce sont, d'une part des vérités fragmentaires, rigoureusement établies, de l'autre des méthodes éprouvées et sûres pour parvenir, dans le champ borné de chaque science, à découvrir et à démontrer des vérités nouvelles.

Une éducation, même aussi rigoureusement scientifique qu'on la suppose, ne fera donc pas disparaître la diversité des doctrines ; Elle contribuera seulement – et c'est un résultat qui a bien sa valeur – à créer entre nous une communauté d'idées de plus en plus large et compréhensive et aussi une certaine identité de manières d'être intellectuelles : à savoir le

désir ardent de posséder la vérité ; la disposition à en faire méthodiquement la recherche ; l'habitude d'incliner nos opinions devant les faits, au lieu de solliciter et de dénaturer les faits pour y trouver des arguments en faveur de nos opinions ; le parti-pris, enfin, quand nous voulons savoir ce qui est vrai et ce qui est faux, de ne consulter ni nos sentiments ni nos intérêts, mais notre raison.

Voilà, si je ne me trompe, comment et dans quelle mesure notre système d'éducation, inspiré d'un idéal exclusivement scientifique, peut contribuer à faire parmi nous l'union des esprits ; union non pas imposée, donc superficielle et fragile, mais volontaire, intime et durable.

Cet idéal ne vaut pas seulement pour l'éducation de l'esprit ; il vaut aussi pour celle du caractère. L'amour de la vérité n'est pas qu'un stimulant pour le progrès intellectuel ; il peut être aussi un générateur de vertus.

C'est l'amour de la vérité qui fait que nous détestons le mensonge sous toutes ses formes ; que nous ne l'admettons ni pour autrui ni pour nous-mêmes, quels que soient les motifs en apparence élevés dont il prétend se couvrir. C'est lui qui nous donne le courage de confesser, de proclamer, s'il le faut, ce que nous tenons pour vrai ; et cela, même au risque de notre quiétude troublée, de nos intérêts matériels lésés ; même devant les sarcasmes de la foule hostile, même devant ses menaces.

L'amour de la vérité ainsi pratiqué devient une vertu ; car il est une victoire sans cesse renouvelée de la raison sur l'égoïsme individuel ou collectif. Or il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Et ainsi cette victoire peut en préparer d'autres, et cette vertu nous induire à des vertus d'autre sorte.

Un homme qui fut une des gloires de l'érudition française, Gaston Paris, disait naguère en un admirable langage : « On dit à la jeunesse : il faut aimer, il faut vouloir, il faut croire, il faut agir ; sans lui dire quel doit être l'objet de son amour, le but de sa volonté, le symbole de sa croyance, le mobile de son action. Il faut avant tout, lui dirais-je, si j'avais l'espoir d'être entendu, aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler, si l'on peut, à la découvrir. Il faut savoir la regarder en face et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle ; car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution intime qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'étendre son empire ; il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a, jusque dans les plus petites choses, l'horreur de la tromperie et de la dissimulation est, par là même, éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus ». (1)

(1) Discours de réception à l'Académie française (1897)

L'amour de la vérité ne peut produire tous ses effets, s'il ne s'y joint pas le talent de la faire comprendre et de la faire goûter. Aussi est-ce une de nos tâches encore d'exercer nos élèves dans l'art de la composition et du style, je veux dire de les habituer à présenter leurs idées suivant l'ordre le plus logique, dans les termes les plus simples à la fois et les plus expressifs, bref sous la forme la plus propre à les faire paraître dans toute leur force.

Cultiver, chez nos élèves, l'intelligence, le caractère et le goût ; leur donner, avec l'amour de la vérité, l'aptitude à la discerner, le courage de la servir, le talent de la faire valoir ; tels sont, si je ne me trompe, les trois termes essentiels de notre idéal d'éducation. Et si l'on trouve que la distance est grande des résultats rêvés aux résultats obtenus, peut-on, sans quelque injustice, nous en tenir rigueur ? N'est-ce pas à l'indulgence plutôt que l'on inclinera, si l'on veut bien mesurer ce qu'est notre entreprise et ce que sont nos forces ?

Pierre BARDOT

()

Agrégé d'histoire et géographie (1887)

Professeur à Buffon (1902-1903 à 1910-1911)